

À l'arrière du front entre l'Allemagne et la Pologne, les va-et-vient incessants des ambulances, sirènes hurlantes, déversent les grands blessés de la ligne de combat. Ils marquent au fer rouge les esprits des soldats fraîchement mobilisés, comme Josef. Quand on annonce les dernières permissions à sa garnison allemande, il comprend que le départ pour le front est imminent.

*Disparaître. Ne pas rester un jour de plus, ni un soir de trop. Rejoindre la gare sans plus attendre*, dicte l'instinct.

Le soir-même, il dépose sa valise renfermant ses vêtements de civil à la consigne avant de se noyer dans la salle comble du restaurant. Il s'installe près du seul individu isolé dans un recoin, occupé à jouer avec des sous-bocks de bière, le salue, déballe sa pipe et son tabac.

- Ça, c'est une sacrée belle pipe ! J'en ai jamais vu de pareille, s'exclame en tchèque, son voisin émerveillé.

Entendre sa langue maternelle, c'est forcément la chance qui sourit se persuade Josef.

- Normal, je la tiens de mon père qui l'avait fabriquée lui-même. Je ne reconnais pas ton accent, tu viens d'où ?

- Moi, j'suis d'ici. Mais ma mère qui vient des Sudètes, c'est elle qui parle tchèque à la maison. Quelle chance tu as d'avoir une pipe comme ça.

- Écoute, elle est à toi si tu me rends un service. Viens, allons fumer dehors.

Le jeune homme emboîte docilement le pas à l'inconnu qui, après avoir allumé sa pipe, lui tend une clef.

- Ceci ouvre un casier des consignes qui renferme ma valise. À la tombée de la nuit, je veux que tu la récupères pour la déposer à l'entrée du bois là-bas, derrière un arbre. C'est d'accord ?

En guise de réponse, le gaillard s'empare brutalement de la pipe et en aspire frénétiquement l'embout.

- Pourquoi tu ne veux plus de ta valise ?

- Écoute, pose pas de question et fais ce que je t'ai dit. Tu as bien compris ? Voilà la clef et garde la pipe. Et surtout : pas un mot. Tu ne m'as jamais vu.

Le regard du fumeur s'illumine : il comprend qu'il est certainement sur le point d'accomplir un acte héroïque. Il cherche dans son col un cordon auquel est accroché un carton avec son nom et son adresse écrits à la main. Il se l'arrache en tirant d'un cou sec, puis le tend au déserteur.

- C'est là que j'habite. Viens me voir après la guerre, ordonne-t-il en effectuant un garde à vous.

- Je viendrais, assure Josef sans savoir que la guerre pulvérise aussi les promesses.

La nuit venue, à peine pénètre-t-il sous les arbres, qu'il bute sur sa valise en plein milieu du chemin. En l'ouvrant, la panique le mord comme un chien errant : elle est vide. Il n'aperçoit pas immédiatement, à quelques pas de lui, des formes sombres se découper sur la neige : son chapeau et ses autres vêtements étalés par terre reproduisent sa silhouette.

Ce qui resterait de mon cadavre, si j'étais amené à pourrir ici, songe Josef. Il secoue énergiquement ses affaires pour conjurer au plus vite cette image de pantin macabre, résiste au désir de brûler l'uniforme dont il s'est dépouillé; un feu risquant d'attirer l'attention; et enfile, non sans peine, ses habits raidis et glacés. Enfin, se prenant au jeu de son drôle de compatriote, il déploie sur la neige, son pantalon et sa veste militaire, replie la manche droite de celle-ci en direction de la tête imaginaire pour un ultime garde à vous.

Il retrouve la gare en pleine ébullition. Sur le qui-vive, les militaires s'organisent en groupes de recherche. Après avoir rasé les murs, le chapeau bien enfoncé, Josef pénètre dans un wagon et se mêle le plus naturellement possible aux voyageurs. Soudain, un poing tambourine sans relâche contre la vitre de son compartiment. Feignant de l'ignorer et de vouloir s'assoupir, il bascule complètement son chapeau sur son visage, tentant du même coup de dompter sa peur.

- C'est vous qu'il demande, Monsieur, l'interpelle un voyageur près de la fenêtre.

- Impossible, je ne connais personne ici.

Ameutée par le boucan produit par un jeune homme martelant capricieusement la taule d'un wagon, une sentinelle postée sur le quai ordonne aux voyageurs de descendre la vitre. Josef sent de nouveau ses vêtements glacer sa peau.

- Alors, pourquoi vous n'ouvrez pas là-dedans ? interroge le militaire tranchant. Faudrait réagir avant que vot'copain casse tout. Et vous, oui vous, l'homme au chapeau. Le gamin dit que vous êtes parti avec son tabac.

Josef se redresse comme s'il venait de recevoir une décharge électrique, tâtonne fébrilement ses poches pour en tirer sa blague de tabac qu'il tend immédiatement à l'officier par l'ouverture. Derrière celui-ci, il aperçoit son complice d'un soir jubiler en récupérant le paquet.

- Tout est en ordre M'sieurs Dames. L'est pas méchant c' bougre, faut juste pas le contrarier, le simplet. 'Pouviez pas savoir. Mais rassurez-vous, notre Führer s'occupe des gens comme lui. Hors de question qu'ils ennuient les honnêtes gens...Bon voyage.

*Retenir le soupir de soulagement de peur d'éveiller les soupçons. Descendre seulement trois arrêts plus loin. S'élaborer un itinéraire indirect jusque chez soi pour semer les poursuivants. Subir le jeu compliqué des correspondances ferroviaires et moisir dans de petites gares.*

*Rester sur ses gardes. Tenter de dompter son cœur qui bondit à chaque vision d'uniforme allemand.*

La première fois que Josef en avait vu un de près, c'était celui d'un gradé qui faisait le tour des ateliers de l'usine pragoise dans laquelle il était tourneur sur métaux. En 1939. La Bohême Moravie était devenue protectorat allemand et son appareil industriel venait d'être réquisitionné par l'occupant. Du haut de ses dix-sept ans, Josef avait alors choisi de se mutiler pour ne pas travailler. Les boutons purulents dont il était recouvert après s'être appliqué une solution chimique avaient longtemps rendu perplexe la médecine du travail allemande qui l'avait envoyé en quarantaine dans son village natal. Jugeant ses bras bien plus utiles à la campagne qu'à usiner des pièces pour l'aviation allemande, le récalcitrant était allé jusqu'à faire dupliquer ses arrêts de travail par un faussaire. Le manège avait fonctionné un an. Mais accusé de sabotage, Josef fut envoyé trois mois en camp de punition par le travail, où il s'était réellement blessé. Les allemands avaient pris cela pour une surenchère et l'avait menacé d'une expédition directe en camp de concentration. Prêt à tout pour se tirer du piège qu'il avait lui même forgé, il s'était alors engagé dans l'armée allemande. Un calcul pas si mauvais puisqu'il était resté quasiment toute la guerre ouvrier dans l'aviation. Mais six mois avant la fin des hostilités, il avait été mobilisé sur le front germano-polonais.

Avant même l'arrêt du train à Tábor, au sud de Prague, un soldat interpelle Josef pour voir ses papiers. Le fugitif se voit déjà menottes aux poignets, réalise que sa carte militaire est restée dans son uniforme, présente la seule pièce d'identité qu'il possède. À l'intérieur du carnet, on peut lire : Stature : moyenne. Chevelure : foncée. Yeux : Bruns. Nez : émoussé. Bouche : commune. Dents : saines. Célibataire. Nul part, il est mentionné comme soldat, on ne peut l'imaginer déserteur.

*Enfin abandonner l'idée de rentrer chez soi où l'on se fera cueillir à coup sûr. Regagner l'Ouest où les alliés semblent progresser.*

Si Josef a la force de se hisser sur le marchepied d'un wagon d'un convoi repartant pour l'Allemagne, une fois dans le train, il vacille complètement.

*Se reposer contre la paroi pour ne pas défaillir. Tenter d'écraser au passage sa fidèle compagne de voyage, clandestine qui noue les boyaux autant que la peur : la faim. Faire corps avec le wagon, fusionner avec la mastodonte de métal. Se sentir invincible comme l'acier après avoir faulilé sans cesse sa carcasse dans des trous à rats. Se reposer contre le métal à défaut de pouvoir le faire sur*

*la certitude d'être libre. Avec les paysages de neige qui défilent à travers les vitres sales du train, rincer les images de la boucherie du front. Se laisser abrutir par le claquement des essieux sur les rails, à l'unisson avec le cœur qui pilonne la poitrine, qui s'affole parce qu'aucun au-revoir avec les seins n'a été possible. S'abreuver de la compassion des yeux clairs de la vieille femme qui partage le compartiment. Accepter le pain et de la graisse de cochon tirés de son sac, qu'elle offre tout naturellement. Remercier, mâcher en silence. Ne rien dire, ne rien laisser transparaître, garder la fuite secrète de peur d'effaroucher la chance.*

Josef est parvenu à se réfugier en France. Par prudence, il attend quelques mois après l'armistice pour joindre le seul membre de sa famille possédant un téléphone, un oncle de Prague. Lorsqu'il annonce au vieil homme qu'il est en vie, en France, celui-ci reste tout d'abord abasourdi. Puis, il se lance dans une litanie de questions sur ses parents proches, des détails sur la vie dans son village de Bohême comme s'il voulait démasquer un imposteur.

- Qu'est-ce qui se passe ? s'énerve Josef. Tu ne reconnais plus ma voix ?

- Écoute-moi, Josef, si, je te crois maintenant, je sais que tu es bien mon neveu. Ses sanglots l'interrompent.

- Enfin pourquoi tu pleures ?

- Parce que c'est un miracle, tu es vivant !!! Tous te croient mort ici. Figure-toi que quelques semaines avant la fin de la guerre, deux militaires allemands sont venus fouiller la demeure de tes parents, ils prétendaient que tu avais déserté. Une semaine plus tard, ils sont revenus informer les tiens qu'un cadavre sans tête, en uniforme allemand, avait été retrouvé près d'une voie ferrée vers la frontière polonaise. Dans les poches, il y avait tes papiers militaires et ta pipe. Tu comprends maintenant...Ta pauvre mère, le chagrin est en train de l'emporter ! Laisse-moi la faire prévenir sans plus attendre, rappelle moi plus tard.

Josef raccroche sidéré. Le regard illuminé du gamin parlant tchèque lui revient. Sûr qu'il sera retourné au bois...Il s'avance près d'une commode, ouvre un tiroir et sort un morceau de carton suspendu à un cordon brisé. Il lit à haute voix l'adresse allemande et réalise que là-bas, une mère meurt de chagrin d'avoir laissé son fils, simple d'esprit, jouer avec des sous-bocks de bière au café de la gare, un soir de trop.